LA CAILLE ET LE LOUP

Nous avions signalé ici même, lors de sa parution, l'intérêt d'une étude de M. Christinger consacrée à la « délivrance de la caille » (1). Ce symbolisme mérite d'être précisé et complété sur quelques points importants.

Le travail de M. Christinger était fondé sur plusieurs passages du *Rig-Veda*, qui font état de la caille « délivrée de la gueule du loup » par les *Ashvin*. Il faut d'abord rappeler que ces divinités hippomorphes, qui tirent leur nom de *ashva* (= cheval), sont fils jumeaux d'un cheval et d'une jument — l'un et l'autre symboles solaires affirmés —, et époux communs de *Sûryâ*, qui est la fille du soleil. *Ashvatta*, la « station du cheval », est un aspect de l'Arbre du Monde : c'est en fait la « station du soleil », car le « char du soleil » est tiré par des chevaux. Nous sommes donc en présence d'un symbolisme solaire évident et répété, d'autant que les déplacements cycliques des *Ashvin* sont liés à l'alternance du jour et de la nuit. L'interprétation la plus immédiate en découle : la caille est la lumière diurne libérée de l'obscurité, tirée de sa « prison » nocturne par les « chevaux » divins.

On notera toutefois qu'*ashva* a le sens littéral de « pénétrant » : sa pénétration est celle de la lumière — physique et intellectuelle —, ce qui correspond exactement au symbolisme de *Garuda*, la monture solaire de *Vishnu*. Or *Garuda* reçoit parfois le nom d'un cheval solaire védique : *Târkshya*. Il faut ajouter, à l'appui de cette remarque, que les parents équidés des *Ashvin* sont *Samjnâ* et *Dharma* (ou *Vivasvat*), la Connaissance et la Loi : on voit de quelle nature sont les « chevaux » qui révèlent la lumière.

(1) *La Délivrance de la caille*, par R. Christinger, in *Asiatische Studien - Etudes asiatiques* n° 1-4/1963 (Francke-Verlag, Bern).

M. Christinger, rapprochant le nom sanscrit de la caille (*vartikâ*) de son nom grec (*ortyx*), rappelle qu'Ortygie, l'« île aux cailles », est la patrie d'Artémis et d'Apollon, dont l'alternance n'est pas sans rapport avec celle des *Ashvin*, outre qu'Ortygie-Délos est aussi liée au mythe de la sortie du Labyrinthe. Mais plus troublante encore est la légende d'Amphion et Zéthos, nés d'Antiope et de Zeus sous la forme d'un satyre, et libérant leur mère tenue prisonnière par son oncle Lycos, le « loup ».

Dans ce cas, dans celui de la caille védique, dans celui aussi de plusieurs contes occidentaux, le loup apparaît sous son aspect maléfique — dont on doit aussitôt souligner qu'il n'est pas le seul : en d'autres circonstances, il est symbole de lumière et se rapporte, précisément, à Apollon : contrepartie exacte, donc, de l'interprétation présente. On le voit ici, soit gardien féroce, soit monstre « avaleur ». Dans la mythologie scandinave, la gueule du loup Fenrir est l'instrument de la réintégration cyclique. C'est son rôle aussi, de toute évidence, dans le mythe védique des *Ashvin*, qui doit cependant être considéré sous son double aspect : le loup avalant la caille, c'est la nuit, l'« angoisse », la descente aux enfers, mais aussi la rentrée dans la caverne originelle, le *regressus ad uterum*, le *pralaya* cosmique ; la délivrance de la caille est l'avènement du jour, de la lumière initiatique, la « nouvelle naissance », le *kalpa* (2). Ces notions générales appellent deux séries de remarques relatives, les unes au symbolisme cosmique — et ce sera le rappel d'éléments connus —, les autres au symbolisme de la caille en Extrême-Orient.

Ce que nous venons de dire du loup avalant la

(2) Autre thème védique : *Trita*, associé d'*Agni*, est vainqueur du monstre tricéphale *Vishvarûpa*, frère de *Samjnâ*, la Connaissance, mère des *Ashvin*. Des têtes tranchées sortent des vaches, qui sont des rayons de lumière. On se souviendra, parallèlement, du thème chinois de la « restauration de *Ming* », déjà traité dans notre article : *Fan Ts'ing fou Ming* (E.T. n° 399). Cette libération, c'est encore Amaterasu sortant de la caverne, mais aussi Jonas vomi par la baleine, Orphée ou Izanagi surgis des enfers... Il est au moins curieux de noter que Mgr Devoucoux fait du loup le synonyme de *kalpa*.

caille l'identifie au « glouton », *kâla-mukha* en Inde, *t'ao-tie* en Chine ; c'est *Rahu,* le démon de l'éclipse dévorant le soleil ; c'est le *makara* zodiacal, auquel nous allons revenir dans un instant. Mais rappelons à nouveau que la gueule du monstre livre passage dans les deux sens : de la vie à la mort, et de la mort à la délivrance. La caverne est matrice cosmique et antichambre du Ciel ; l'entrée dans la gueule du loup est la condition préalable à la régénérescence. La fonction du loup dévorateur est donc ambivalente, et non seulement néfaste ; le loup et la caille ne sont pas antagonistes, mais complémentaires. La caille libérée sera de nouveau, nécessairement, avalée par le loup : ainsi se referme le cycle, ainsi s'achève, disent les Chinois, le « mouvement du *Tao* ».

Nous venons d'évoquer le *makara :* celui-ci correspond au Capricorne, donc, au solstice d'hiver, origine de la courbe ascendante du cycle annuel, « porte solaire » et « porte des Dieux » : c'est, une fois encore, un monstre ambivalent par excellence (3). Or le « Loup céleste », est, en Chine, le « gardien » de la Grande Ourse, et correspond semblablement au nord, au froid, à l'élément eau, à la couleur noire (4), tandis que la caille, « oiseau rouge », correspond au sud et au feu, désigne l'étoile centrale du Palais de l'Eté (*Niao*), ainsi d'ailleurs que l'ensemble des mansions de ce Palais, Tête, Cœur et Queue de la Caille (*Chouen-wei, Chouen-ho, Chouen-cheou*). Si l'on veut préciser cette identification, on se souviendra qu'un linteau provenant du *stûpa* de Bharut représente un *makara* sauromorphe la gueule ouverte, avalant — ou libérant — un oiseau : le parallèle est trop évident pour n'être pas significatif.

Si l'étymologie des mots *vartikâ* et *ortyx,* sollicitée par les auteurs, n'est pas sans évoquer les mouvements cycliques (de *uert* = revenir, retourner) (5), son

(3) M. Christinger note que la même racine *ya* (= aller) se retrouve dans *vartis,* la course du soleil (proche de *vartikâ*) et dans le nom de Janus.

(4) Soulignons que M. Christinger rapproche, sans arguments convaincants il est vrai, la forme de la Grande Ourse de celle de la caille.

(5) Ce sens est aussi celui de *fan* dans la formule traditionnelle *Fan Ts'ing fou Ming.*

attribution s'explique sans doute par les mœurs de la caille observées de toute antiquité : « Sa couleur, dit un vieux texte chinois, est rouge jaunâtre ; elle est hérissée en haut et chauve en bas. Elle apparaît avec l'été et disparaît à l'automne. En volant, elle se tient près des plantes. Tout ceci est semblable à la nature du Feu. » C'est un oiseau migrateur dont le retour signifiait, dans la Chine ancienne, celui de la belle saison ; elle était, au même titre que l'hirondelle, la messagère du printemps. Aussi les joutes printanières — rites traditionnels du renouveau — figuraient-elles la quête amoureuse des cailles (ou des perdrix, ou des oies sauvages, dont la signification est analogue). En hiver, la caille était censée se transformer en mulot ou en grenouille. Le rythme saisonnier, le va-et-vient des oiseaux migrateurs, est une image de l'alternance du *yin* et du *yang.* Il se complète ici par la mutation de l'oiseau céleste en animal aquatique ou souterrain: les deux aspects, on ne le soulignera jamais trop, sont interdépendants : le soleil levant est issu des eaux abyssales, du « gouffre » oriental ; encore l'« abîme » originel (*K'an*) est-il le signe du nord ; le séjour de la mort, aquatique et souterrain, est au nord, correspondant à minuit et au solstice hivernal, plein *yin,* mais origine de l'ascension du *yang.* La mansion du solstice d'hiver est une cavité sombre, le creux d'un arbre (*Hiuan-hiao*), mais sur les branches de l'arbre s'élèvent et fructifient les soleils — et se posent les oiseaux du Ciel — Si la caille se transforme en mulot, le mulot est à l'origine de la caille. La grenouille elle-même, en raison de ses métamorphoses, est signe de résurrection. N'est-il pas en outre significatif que la caille, à une époque plus récente, ait été remplacée comme oiseau du sud et du feu par le phénix, lequel est rouge, comme la caille et comme le cinabre (*tan*), drogue de rejuvenescence et d'immortalité ? Et que les *Ashvin* védiques, libérateurs de la caille, aient eu le pouvoir de guérir les maladies, de procurer la jouvence et la fécondité ? (6).

La caille est l'aurore, nous dit-on. Cependant, curieuse ambivalence, cet oiseau « de midi » ne vole

(6) Et ne l'est-il pas également que les cailles aient constitué, avec la manne, la nourriture des Hébreux au désert ?

que la nuit, dans la « gueule du loup » : sa libération est donc encore une métamorphose (7). Peut-être apparait-elle ainsi comme l'inévitable trace du *yang* au cœur du *yin*, signe de la corrélation des principes opposés. Il est vrai par ailleurs que les nuées de l'aurore chinoise ont cinq couleurs, comme les œufs de la caille. Certaines pierres rituelles et protectrices de la mythologie ont les cinq couleurs et l'aspect de l'œuf de caille. C'est d'ailleurs avec de semblables pierres que Niu-koua colmata la brèche du Ciel par où s'engouffraient les eaux : est-ce, pour le rétablissement de l'ordre cosmique altéré, opposition d'un symbole du feu — *yang* — au débordement aquatique — *yin* — ? Les cinq couleurs de l'œuf de caille sont en tous cas le signe de l'harmonie cosmique, celui de l'équilibre des cinq éléments ; et ce sont les cinq couleurs de l'arc-en-ciel, composantes de la lumière unique (8).

Pierre GRISON.

---

(7) Cette ambivalence a-t-elle constitué, comme le pensent certains, une gêne tardive ? D'où son remplacement par un symbole plus clair, mais purement mythique ? Un tel cas d'« obscurcissement » ne ferait pas exception.

(8) L'apparition et la disparition saisonnière de la caille correspondent d'ailleurs, selon les calendriers rituels, à celles de l'arc-en-ciel.

LES CYCLES DANS LES CIVILISATIONS PRÉCOLOMBIENNES

Vers le milieu du XIXe siècle, fut publiée une chronique datant de 1640 environ, et qui était l'œuvre d'un moine espagnol nommé Montesinos. Ce manuscrit traitait du Pérou précolombien, et il avait été rédigé un siècle après la conquête de ce pays.

L'auteur y assimilait l'empire des Incas au Royaume d'Ophir de Salomon, et y établissait une liste de quatre-vingt-treize souverains répartis en quatre dynasties, qui auraient gouverné le pays pendant quatre mille ans. Jusque là, on était persuadé que la dynastie des Incas n'avaient compté que treize membres, de Manco Capac à Atahuallpa. Le fait que Montesinos donnait à des rois extrêmement anciens des noms quichua, dont certains étaient même ceux de princes du XVe siècle, acheva de déconcerter les érudits. Aussi le chroniqueur fut-il considéré comme un fantaisiste, et son témoignage fut-il négligé.

Cependant, Montesinos n'avait pas inventé sa chronologie : il l'avait sans doute empruntée à un texte, perdu depuis, du Père Blas Valera, fils d'un Espagnol et d'une Indienne, auteur qui fut tenu en haute estime par ses contemporains ; Garcilaso de la Vega, en particulier, l'a abondamment cité.

Les historiens, s'ils se bornent à leur point de vue spécial, ont peut-être raison de ne pas croire en l'existence de ces dynasties fabuleuses et de ces royaumes engloutis, dont les annales auraient été miraculeusement conservées par quelque *quipu-kamayoc* (1). Mais

(1) Les *quipu-kamayoc*, ou « maîtres des cordelettes », étaient des secrétaires rompus à l'usage des *quipu*, ces cordelettes de couleurs diverses sur lesquelles on pratiquait des nœuds, qui servaient à l'entregistrement des comptes, et tenaient peut-être également lieu d'écriture.